

DEUXIÈME PARTIE

LA SPIRITUALITÉ MONTFORTAINE

I

LA SAGESSE

M. Blain a reçu avec beaucoup d'égards son ami, dont la soutane et l'accent détonnent un peu dans le beau salon bleu et or de l'archevêché. Il regarde avec attendrissement son vieux visage ravagé et plein de joie. Il sourit à sa dévotion ambitieuse, à ses espoirs, qu'il prend pour de belles folies. Il ne peut se défendre de l'admirer.

Pourtant, lui, M. Blain chanoine de Saint-Patrice de Rouen, consentirait-il à présenter à ses confrères ce prêtre sordide, qui se donne du ridicule comme à plaisir ? Sortirait-il en compagnie de cet excentrique, dont le couvre-chef est trop grand, dont les souliers cherchent les flaques, qui peut-être va invectiver un chanteur, tomber en extase et se jeter à genoux sur le pavé ? Comme il gagnerait à être plus sage !

Le prélat en fait l'observation à son ami. Il lui demande de quitter ces dehors sauvages qui attirent sur lui les persécutions et les rebuts. Grigion de Montfort s'excuse avec une touchante ingénuité. Ses bizarreries sont dans sa nature, il ne s'en fait pas gloire, et si elles portent tort au prochain, il en accepte le reproche avec l'intention d'en profiter. Il remarque pourtant une chose que chacun a l'air d'oublier. Il n'est pas le seul à négliger les usages du monde. Il a eu des précurseurs : les prophètes, les saints, les apôtres, et leur divin Maître : Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Saint Pierre et saint Paul auraient pu vivre en paix à Jérusalem ; ils ont couru les routes à la rencontre du martyr, et Jésus à l'établi du charpentier a préféré la croix entre deux larrons. Quant aux religieux tranquilles dont on

lui propose le modèle et qui ont choisi une vie sans lutte, « s'ils sont bien accueillis dans le monde, c'est un signe qu'ils ne font pas grand peur aux démons ».

La controverse qui met aux prises les deux amis est fort instructive. Elle oppose d'une façon très vive, non pas des comportements extérieurs, comme on pourrait d'abord l'imaginer, mais les deux objectifs contradictoires qui, de tous temps, sollicitent en sens inverse les efforts des hommes. Tous deux poursuivent leur sagesse, mais, sous le même nom, ils ne révérent pas la même chose. C'est la plus grande ruse du démon que de garder à nos sources leurs apparences et d'en corrompre les eaux. Pour Grignon de Montfort, homme de la Bible et du moyen âge, la sagesse est l'art de vivre selon Dieu et contre le monde. Pour M. Blain, qui représente ici la conscience nouvelle, c'est l'art d'accorder Dieu avec le monde, de ménager son salut sans porter atteinte à ses aises.

Entre les deux idéals, il est vain de chercher un compromis. « Y a-t-il une communauté entre la lumière et les ténèbres, un accord possible de Christ avec Bélial (1). »

C'est cette confusion frauduleuse, c'est cette assimilation criminelle que Grignon de Montfort dénonce avec force en tirant les deux rivales en pleine clarté pour rouvrir aux hommes le chemin perdu. Essayons de conduire à notre pas le lecteur moderne sur l'itinéraire du Bienheureux, sans perdre de vue notre guide.

On a accumulé autour de ces deux sagesse tant d'hypocrisies, on les a couvertes de tant de voiles, qu'elles ont fini de loin par se ressembler. Ne travaillent-elles pas l'une et l'autre à l'établissement de l'ordre et de la paix, à la juste répartition des profits et des pertes en vue de l'équilibre social et de la commodité personnelle ?

C'est possible. Pourtant un trait les sépare, qui les rend à jamais inconciliables. La sagesse mondaine, sous ses formes les plus raffinées, n'est qu'un culte rendu par l'homme à soi-même, une morale subtile de l'intérêt. Tout est disposé chez elle pour une conquête de l'univers par la science et par la technique et pour la jouissance de cette conquête de la manière la plus confortable. Si cet art d'économie fait entrer la vertu dans ses calculs, ce n'est pas à cause du respect qu'elle lui inspire, mais à cause de l'aide pratique qu'elle apporte à sa tranquillité. S'abstenir par tempérance de certains excès à l'égard de la nature, limiter l'empiètement sur le bien d'autrui par la reconnaissance de ses droits, ce n'est point à ses yeux rendre hommage à une loi supérieure, c'est éviter des réac-

(1) *Corinth*, VII, 15.

tions qui s'avèrent à l'avance plus désavantageuses qu'un accord conclu au prix de mutuelles concessions. L'« honnête homme » est un égoïste prudent ; il ne pratique l'honnêteté que pour satisfaire plus largement ses besoins.

Grignon de Montfort, dont l'observation ne manque ni de profondeur, ni d'ironie, a souligné dans la définition qu'il en donne le faux brillant de cette sagesse, sa malignité et son imposture.

« C'est une tendance continuelle vers la grandeur et vers l'estime ; c'est une recherche continuelle et secrète de son plaisir et de son intérêt, non pas d'une manière grossière et criante, en commettant quelque péché scandaleux, mais d'une manière fine, trompeuse et politique ; autrement, ce ne serait plus, selon le monde, une sagesse, mais un libertinage. »

Les sept mobiles innocents, comme on le croit, sur lesquels le sage du monde se tient appuyé pour mener une vie tranquille sont : « le point d'honneur, le « qu'en dira-t-on », la coutume, la bonne chère, l'intérêt, le grand air et le mot à rire. » Et voici ses dix commandements admirablement discernés par le pénétrant psychologue. Ils auraient réjoui Léon Bloy et fourni une riche matière à son exégèse des lieux communs :

1. Tu sauras bien le monde.
2. Tu vivras en honnête homme.
3. Tu feras bien tes affaires.
4. Tu conserveras ce qui t'appartient.
5. Tu sortiras de la poussière.
6. Tu te feras des amis.
7. Tu hanteras le beau monde.
8. Tu feras bonne chère.
9. Tu n'engendreras pas la mélancolie.
10. Tu éviteras la singularité, la rusticité, la bigoterie (1).

Le saint ne s'y trompe pas : cette morale fermée, comme l'appellera Bergson, cache, sous ses dehors séduisants, une révolte orgueilleuse et concupiscente, une tentative d'organiser le monde en se passant de son Créateur. Et ce n'est pas sans raison que, depuis Adam, Dieu nous met en garde contre son inévitable insuccès. L'expérience nous prouve abondamment que les règlements les plus minutieux ne suffisent pas à assurer la concorde dans une société qui n'est pas orientée vers un but qui la dépasse et qui ne met en commun que l'appétit de domination. Rien n'empêche un associé de violer un pacte uniquement conclu par intérêt, dès qu'à ses yeux la trahison l'emporte sur l'obéissance.

(1) *L'Amour de la Sagesse éternelle*, 74-78.

A cette sagesse indigne, corruptrice, génératrice de désordre et de violence, s'oppose la vraie Sagesse, qui n'est pas de l'homme, mais de Dieu. Elle est Dieu même (1) en tant que Verbe, Le Logos de saint Jean, le Christ de saint Paul. Elle dit d'elle-même : « J'ai été établie dès l'éternité, et dès le principe, avant que la terre fût créée. Les abîmes n'étaient pas encore lorsque déjà j'étais conçue (2)... Je suis sortie de la bouche du Très-Haut ; je suis née avant toute créature. C'est moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais et qui ai couvert toute la terre comme d'un nuage. J'ai habité dans les lieux hauts et mon trône est dans une colonne de nuée. J'ai fait seule tout le tour du ciel ; j'ai pénétré les profondeurs, j'ai marché sur les flots de la mer. Et j'ai parcouru toute la terre (3). »

La vérité n'est pas en formation dans les nuages du devenir : elle ne se construit pas par des documents, elle ne se situe pas au bout d'une chaîne d'expériences. Elle est partout présente et respirante, dans le brin d'herbe et dans l'homme de génie. Pour une intelligence non dérégulée par l'orgueil et la convoitise qui saisit le réel dans son ensemble, au lieu de l'additionner dans ses détails à la manière de nos docteurs, il y a dans les événements et dans les choses une harmonie constructive, conductrice et conservatrice dans laquelle l'homme et ses activités sont inclus. Et notre liberté trouve son emploi légitime, non à déformer, comme le ferait un enfant stupide, le plan général de la Providence, mais à y participer comme nous y sommes conviés, à être les artisans de l'architecture du monde, les collaborateurs de la création.

Cette Sagesse transcendante, infiniment au delà de nos raisonnements et de nos calculs, aurait pu rester éternellement cachée. Pourtant, elle est accessible à notre main, « elle est assise à notre porte... Ceux qui l'aiment la découvrent aisément et ceux qui la cherchent la trouvent (4). »

Mais « elle n'aime que ceux qui l'aiment (5), et non pas ceux qui la poursuivent par curiosité ou par ambition ». « Elle n'est pas de ce monde, dit saint Paul, ni des princes de ce monde qui ont déjà reçu leur congé... Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a pas entendues et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu

(1) *L'Amour de la Sagesse éternelle*, § 55.

(2) *Proverbes* VIII, 23-24.

(3) *Ecclésiastique* XXIV, 5, 9.

(4) *Livre de la Sagesse*, ch. VI.

(5) *Proverbes* VIII, 15.

a préparées pour ceux qui l'aiment (1). » Elle n'apparaît pas aux yeux dévoyés ou obstinément clos des charnels, elle échappe aussi à ceux que saint Paul appelle les « psychiques » qui comptent uniquement sur eux-mêmes et n'attendent rien du secours de Dieu. Elle est comprise des seuls mystiques, qu'il nomme les spirituels ou les parfaits, à qui Dieu l'a révélée par son Esprit.

Cette connaissance requiert donc de notre part le désir, et ce désir suppose une confiance, à laquelle Dieu répond par le Don. Il y a, nous dit Grignion de Montfort, une conformité naturelle de l'homme à la Divine Sagesse. Elle est pour l'Homme et l'Homme est pour la Sagesse (2). Notre esprit est fait pour accueillir la grâce, comme l'œil pour recevoir la lumière et pour participer à la lumière. Ce n'est pas une lutte, c'est un appel auquel répond un appel, une voix à laquelle répond un écho, deux consentements, une rencontre.

L'idée qu'on se fait de la foi est ordinairement très pauvre. On la dit une obéissance et une croyance aveugles au dogme. Elle est, entre autres choses, ce double courant d'amour qui relie la créature à son Créateur, l'insufflation de la Divine Sagesse dans l'homme qu'elle rend voyant, en illuminant, comme dit saint Paul, les yeux de son cœur.

Celui qui possède cette « surscience » (3) possède tous les biens ; « il est enrichi jusqu'au comble de ses désirs (4) ». « Elle renferme en soi, dit Grignion, toute la plénitude de la divinité et de l'humanité, tout ce qu'il y a de plus grand au ciel et sur la terre, toutes les créatures visibles et les invisibles, spirituelles et corporelles (5). » Elle dépasse le bonheur des sages et la science des savants, dont elle procure les avantages, mais par surcroît et justement parce qu'ils ne sont pas demandés. Elle est union à Dieu.

Par elle, on connaît les vérités naturelles, objet de la science des hommes, mais aperçues dans la lumière transcendante de l'Esprit ; par elle, on pénètre surnaturellement les mystères célestes ; à son degré le plus éminent, elle est connaissance expérimentale et fulgurante de Dieu.

« Plus active que toutes les choses agissantes, elle atteint

(1) *I Corinthiens* II, 6-9.

(2) *Amour de la Sagesse éternelle*, 63.

(3) « Epignose » par rapport à la simple « gnose », ép. saint Paul (*Corinth*).

(4) *Proverbes* VIII, 32.

(5) *Amour de la Sagesse éternelle*, p. 39.

partout à cause de sa pureté (1). » Elle divulgue le pourquoi au delà du comment, elle conduit au point unique qui est cause et but, alpha et omega ; elle enseigne la marche et la règle, « le bien de l'âme, les vertus théologiques et cardinales (2). » Enfin « elle ne laisse pas croupir dans la tiédeur et la négligence ceux qui ont son amitié. Elle les rend tout de flammes et leur inspire de grandes entreprises pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes (3) ».

Le Dieu des chrétiens n'est pas le Dieu abstrait des philosophes. Etant tout excellence et foyer, il est plus vie que notre vie, plus cœur que notre cœur. En même temps que la Vérité, il est la Vie et il est la Voie (4).

« Je suis la mère du pur amour, dit la Divine Sagesse, de la crainte, de la science et de l'espérance sainte. En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité ; en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu (5). » A l'encontre de la connaissance du savant, qui n'engage que sa mémoire, la Vérité éternelle transforme l'être tout entier, parce qu'à mesure qu'on la comprend, on la *devient*. Être son possesseur, c'est être aussi son exemplaire et son témoin. « Ce n'est plus moi, s'écrie saint Paul, c'est le Christ (la Divine Sagesse) qui vit en moi (6). »

Une loi de vérité et d'amour régente ainsi l'univers spirituel comme le soleil gouverne les mondes. Une note fausse suffit à troubler le divin concert. L'esprit de l'homme qui est doué, par la liberté, du pouvoir d'insurrection, peut, comme un astre en révolte, bouleverser le rythme des sphères, détruire l'équilibre, attenter ainsi, par son refus dissonant, à l'éternelle Majesté. En un sens, on peut dire que le pécheur fait souffrir la Divine Sagesse et la création tout entière, « assujettie à sa vanité (7) ». Réciproquement, selon le mot profond de Grignon de Montfort, « on dirait que la Souveraine du ciel et de la terre a besoin de l'homme pour être heureuse (8) ».

Cette étonnante sollicitude de la grâce se manifeste en tous

(1) *Livre de la Sagesse*, VII, 24.

(2) *Amour de la Sagesse éternelle*, p. 57. Les trois filles de sainte Sophie martyrisées au II^e siècle à Rome, (Sophia, la Sagesse), s'appellent Foi, Espérance et Charité.

(3) *Amour de la Sagesse éternelle*, p. 100.

(4) C'est la parole du Christ, sagesse incarnée.

(5) *Ecclésiastique* XXIV, 24, 25.

(6) *Épître aux Galates*, II, 20.

(7) *Épître aux Romains*, VIII, 19-20.

(8) *Amour de la Sagesse éternelle*, p. 65.

lieux et en tous temps, sous chaque objet et sous chaque minute de la vie, par des attentions individuelles. Mais, plus explicitement, elle éclate, pour le salut général de l'humanité, dans des heures et dans des personnages exceptionnels. « Elle a parlé par la bouche des prophètes », non seulement pour les hommes de leur nation et de leur siècle, mais pour tous ceux des temps à venir ; « elle a fait un livre exprès pour nous découvrir ses excellences » et elle a fixé, dans les Écritures, ses commandements ; elle a dirigé à leur fin tous les ouvrages de Dieu et particulièrement les saints, en leur faisant connaître ce qu'ils doivent faire, et en leur faisant goûter et faire ce qu'elle leur a fait connaître (1).

D'une manière plus magnifique encore et plus sublime, la Divine Sagesse, volant à l'extrême limite de la charité, *se fait homme* par condescendance pour la faiblesse de notre intelligence et de notre cœur, afin d'offrir aux hommes le modèle le plus clair et le plus complet.

« La Sagesse substantielle et incréée, Fils de Dieu, seconde Personne de la très Sainte Trinité, autrement la Sagesse Éternelle dans l'éternité, s'est faite, dans le temps, Notre-Seigneur Jésus-Christ (2). » Ainsi, allant au-devant de notre désir, elle a rendu faciles ses démarches ; la Vérité s'est montrée sous les espèces d'une vie visible et tangible, et d'une voie qui nous offre tout le détail des moyens propres à notre salut. Enfin, elle affirme de la manière la plus éminente, sous la figure d'une passion et d'une mort humaines, la primauté de l'amour, de l'humilité et du sacrifice.

Le Bienheureux indique quatre moyens pour acquérir la Sagesse ; ils sont indissolublement liés et inséparables ; ce sont le désir, la prière, la mortification et la dévotion à Marie. Nous allons très humblement ajouter quelques nuances à ses commentaires et, sans nous écarter de son message, le confronter aux interrogations du siècle ; puisque c'est le sens même de notre livre.

« Le commencement de la Sagesse, c'est le désir ; et le désir est amour (3). » Sans nul doute, le désir est nécessaire ; est-ce à proprement parler un moyen ? C'est plutôt une condition. Car le désir, pourrait-on justement objecter, ne nous

(1) *Amour de la Sagesse éternelle*, pp. 47, 56.

(2) *Idem.*, p. 13.

(3) *Livre de la Sagesse*, VI, 18-19.

appartient pas. Il est, en vérité, la même chose que la grâce. C'est la même Sagesse, en Dieu et en nous où il l'a déposée comme dans « son temple » par la grâce naturelle, et qui cherchent à s'unir comme les tronçons du serpent. L'attraction ne réside-t-elle pas dans l'aimant et dans le fer ? N'est-ce pas ici et là la même force impulsive pour réaliser l'équilibre et l'étreinte ? En ce sens, Pascal a raison de faire dire par Dieu à sa créature : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. » Il est déjà sage, celui qui cherche la Sagesse, et il la possède dans la mesure où il la désire.

Et en effet, si tout homme est naturellement sage, puisque la grâce est inscrite dans sa nature, et qu'elle survient encore, au cours de son existence, par des avances amoureuses, par de brusques inspirations dont il ne peut méconnaître le goût singulier, la grâce, toutefois, ne lui est pas imposée, parce que Dieu réserve notre liberté. Incapables de la faire naître, nous pouvons toujours la repousser en prenant parti contre elle, en lui préférant nos commodités momentanées et nos faux plaisirs, en faisant une idole de notre cerveau ou de notre ventre. De même on peut interrompre le courant magnétique par un obstacle et, quoique la lumière soit offerte à tous, on peut fermer l'œil à la lumière.

Notre volonté a donc son rôle dans la communication de la Sagesse en préparant en nous des dispositions d'accueil, et c'est le moyen que Montfort appelle mortification ; en intensifiant le désir et en augmentant dans la même mesure le don, et c'est la prière.

Mais il faut bien s'entendre sur cette notion souvent défigurée. Si la prière n'était qu'un pur mécanisme verbal, une sorte d'abêtissement conduisant à une habitude profitable, il ne faudrait pas s'étonner des résistances de l'homme digne. La prière est tout autre chose. Elle est une manifestation spontanée de l'amour. Elle l'implique. Et en même temps elle le renforce parce qu'elle en opère la concentration. C'est l'être momentanément oublieux de son égoïsme, tout entier plongé dans l'objet sublime qu'il contemple.

A peine si l'on peut dire qu'elle demande. C'est un élan de l'âme au-devant de la Sagesse dont elle perçoit les avances et à qui elle se livre comme à son souverain bien, étant assurée par l'amour qu'elle ne sera pas trompée. Ainsi la prière vraie ne formule pas des besoins personnels parce que celui qui prie ne sépare pas et ne distingue pas sa volonté de celle de la Sagesse incréée vers laquelle il monte. Son souhait est celui d'une union parfaite et tout dessein égoïste le contrarierait.

Une prière ouvre la route à la prière qui la suit, rend

sa marche plus aisée et plus rapide comme si la force d'attraction croissait en raison inverse des distances. Elle devient une attitude générale de l'esprit — qu'il ne faut pas confondre avec une habitude des lèvres. Le Père de Montfort l'a compris admirablement, quand il recommande de « faire tout ce que l'on fait *en esprit d'oraison*, c'est-à-dire pour l'amour de Dieu et en présence de Dieu (1) ».

Enfin la vraie prière est infaillible. Notre-Seigneur nous l'assure : « Cherchez, et vous trouverez. Frappez et l'on vous ouvrira. » « Tous ceux qui demandent comme il faut obtiennent ce qu'ils demandent (2) », puisque leur confiance totale est la preuve incontestable qu'ils possèdent déjà la Sagesse à laquelle ils aspirent. « Dieu exauce toujours les prières bien faites, soit d'une manière, soit d'une autre (3) », qui n'est pas nécessairement celle que nous imaginions mais qui est toujours la meilleure.

Les âmes qui obtiendront la Sagesse, « ce seront celles qui seront semblables à cet ami qui va, de nuit, frapper à la porte d'un de ses amis pour lui demander trois pains à emprunter. Il frappe et redouble ses coups et sa prière, quatre ou cinq fois, avec plus de force et d'instance, quoique ce soit à une heure indue, vers la minuit ; quoique son ami soit couché, quoiqu'il en ait été rebuté et renvoyé deux ou trois fois, comme un imprudent et un importun. Enfin l'ami couché, se voyant si importuné des prières de cet ami, se lève, ouvre sa porte et lui donne tout ce qu'il demandait. Voilà la manière dont il faut prier pour avoir la Sagesse ; et, infailliblement, tôt ou tard, Dieu, qui veut être importuné, se lèvera, ouvrira la porte de sa miséricorde et nous donnera les trois pains de la Sagesse : le pain de vie, le pain d'entendement et le pain des Anges (1). »

(1) *Grandes Maximes*, VI, 2.

(2) *Amour de la Sagesse éternelle*, p. 187.

(3) *Id.*, p. 188.

(4) *Amour de la Sagesse éternelle*, pp. 189-190, d'après la parabole des trois pains (Luc, XI, 5).